

## Le père Elisée (1753-1817)

Premier chirurgien de Louis XVIII \*

P. HILLEMAND et E. GILBRIN

Le père Elisée, de son vrai nom Marie-Vincent Talochon, est né en 1753 à Thorigny (S.-et-M.), où son père était maître-chirurgien. Il fut baptisé dès le lendemain (1).

En 1772, à 19 ans, il entra au noviciat des Frères de Saint-Jean-de-Dieu, rue des Saints-Pères. En 1774, à sa prise d'habit, le provincial lui donne le nom de frère Elisée. Il prononce dans la chapelle de la Charité (2) les quatre vœux de l'Ordre (3). Puis il suit les cours de médecine organisés par les Pères. Devenu habile praticien, il est envoyé dans divers hôpitaux et couvents de l'Ordre : en 1785, il devient professeur de chirurgie à l'hôpital de la Charité de Grenoble (4).

En 1786 (5), élu au Chapitre provincial de cet hôpital, il refuse cet honneur. En 1788, sur la demande de son Provincial, il assiste aux séances de l'Assemblée qui devait élire les députés du Dauphiné aux Etats Généraux.

---

\* Communication présentée à la séance du 26 avril 1980 de la Société française d'histoire de la médecine.

(1) Certains de ses contemporains, dont la duchesse d'Abrantes, lui attribuent une origine israélite. Jusqu'en 1792, seuls les catholiques figuraient sur les registres paroissiaux ; les juifs sur les registres tenus par les rabbins.

(2) Cette chapelle, construite en 1732, par Robert de Cotte, abrita l'Académie de médecine, de septembre 1850 à novembre 1902. Puis elle servit de salle de concours, où notre génération a passé l'externat et l'oral de l'internat.

(3) Mais il ne reçut même pas les ordres mineurs.

(4) La renommée de l'enseignement des Frères était telle que les Supérieurs proposèrent à Maréchal, Intendant du Dauphiné, de le rendre public. Ce dernier accepta et installa, aux frais de la province, un pensionnat de huit jeunes gens sans fortune qui pourraient poursuivre leurs études médicales. En 1790, l'école comptait 51 élèves séculiers et laïcs français, de la Savoie, du Piémont et de la Suisse.

(5) En 1786 fut hospitalisé un sergent atteint d'une maladie de poitrine. Le frère Elisée jugea son état désespéré. Il fut sauvé grâce aux soins d'un jeune chirurgien, Villars. Ce sergent était le sergent Belle-Jambe, futur maréchal Bernadotte, qui devint roi de Suède (Girod de l'Ain. — « Bernadotte ». Perrin, édit.).

Lorsque la Révolution éclate, le frère Elisée ne cache pas ses sentiments royalistes : « A tout entendre, ces Messieurs de l'Assemblée nationale sont des brouillons qui vont tout gâter. »

En 1790, l'hôpital devient hôpital militaire. Fidèle à ses idées, il envoie les convalescents rallier l'armée de Bussy, au Bourget-du-Lac de Savoie (6) ; son attitude attire l'attention du Comité révolutionnaire. Les Frères sont accusés de mal soigner les soldats et de montrer un esprit de révolte incompatible avec leurs fonctions. On arrête le Prieur qui, ultérieurement, sera remis en liberté.

Le frère Elisée va à Lyon pour créer les hôpitaux du corps d'armée qui se forme dans cette ville. Ce voyage aurait été organisé par le comte de La Chapelle afin d'établir les plans d'une action antirévolutionnaire concertée avec le roi de Sardaigne.

Les dissensions politiques n'épargnèrent pas les Frères et le frère Elisée fut sécularisé contre son gré. Le 20 février 1791, lors des vêpres (7), le père Masson chante le « Domine salvam fac gentem », le père Lallemand le « Domine salvam fac Regem », pendant que le frère Elisée entonne l'oraison « Pro rege ». Après l'office, au grand scandale des malades présents, une vive contestation s'éleva entre les Frères. Le 25 mars suivant, cette affaire serait venue devant les tribunaux du district (8). Le frère Elisée fut acquitté, faute de preuves, mais sa situation devint de plus en plus difficile. Menacé d'arrestation, il entra en communication secrète avec les représentants de l'armée des Princes : « Le frère Elisée est à la tête de l'hôpital des Frères de la Charité de Grenoble. C'est un des premiers chirurgiens de France, très capable de la conduite économique des hôpitaux. Ses sentiments sur la Révolution sont ce qu'ils doivent être... Il amènerait avec lui quatre jeunes élèves habiles et demanderait, pour eux, l'espoir d'être placés un jour dans les hôpitaux ou les régiments... Il a 100 louis dans sa poche pour se mettre en route sur le premier désir des Princes. Etait-ce pour se procurer des fonds nécessaires à son émigration qu'il aurait fait jouer des comédiens et entretenu une académie de jeux ? (9).

Il émigra le 8 octobre 1791. En décembre 1791, il est à Coblenz, à l'armée des Princes (10). Il y organise avec les Intendants, le docteur Colonne et cinq chirurgiens, le service médical. Les services, groupés sous le nom d'hôpital ambulante, se trouvaient dans la maison des Carmes, avant d'accompagner l'armée en Argonne.

Bien qu'il signât Frère Elisée, les actes officiels le désignent sous le nom de Père Elisée, qui désormais allait lui rester. Il guérit le fils du duc de Brunswick, blessé au siège de Francfort (1792) et Bichenwerder, favori du roi de Prusse. En 1793, il aurait refusé le poste de chirurgien en chef que

---

(6) *Arch. Nat.* F 77911.

(7) De FRANCLIEU. — « Les persécutions religieuses dans le département de l'Isère de 1790 à 1802 ». T. I, p. 124.

(8) Nous n'avons trouvé aucune trace de ce jugement.

(9) *Arch. Nat.* F 77911.

(10) Sa solde aurait été de 4 000 F ; pour certains, il aurait refusé ce traitement.

lui proposait l'archiduc Charles, afin de soigner les Autrichiens blessés au siège de Valenciennes. Il aurait refusé également au roi de Prusse et à l'impératrice de Russie les postes de chirurgien-chef qu'ils lui proposaient.

De 1793 à 1807, on discute sur ses activités. Pour de nombreux auteurs, il aurait suivi Louis XVIII pendant son exil. Mais aucun des mémoires des fidèles qui accompagnaient le Prétendant n'en fait mention. Des documents, dont certains inédits, nous permettent de penser qu'il était en Angleterre. Nous nous appuyons sur les pièces suivantes :

— Une déposition du chirurgien Lamare (11), de l'avis *l'Enfant*, précise qu'il a accompagné le comte d'Artois du 2 octobre au 18 novembre 1795 — lors de l'expédition de Quiberon — et qu'il aurait dirigé deux hôpitaux militaires (12). En 1797, le comte d'Artois le nomme son Premier chirurgien et le fait chevalier de l'Ordre de Saint-Michel. Il a été appelé au chevet de Mme de Palestron, maîtresse du comte d'Artois, qui devait mourir en 1804.

— Dans *La Statistique* du 1<sup>er</sup> septembre 1810 (13), on peut lire : « Il a suivi les Princes en Champagne et s'est ensuite retiré à Londres... Il y tient une bonne maison et un établissement de chimie où les émigrés se réunissaient chaque soir. Georges y allait... Son frère, orfèvre et bijoutier rue Saint-Antoine, l'a été voir à la paix d'Amiens (27 mars 1802). » Ce document nous apprend, en outre, que le père Elisée recevait à déjeuner, en 1803, M. le La Chatre, le duc de Berry et Georges (?).

— Aux Archives nationales, existe une lettre, malheureusement non datée, écrite par le citoyen Legris, homme de loi et fondé de pouvoir du citoyen Talochon, adressée au ministre de la Police générale : « Marie-Vincent Talochon, officier de santé, vous expose qu'au commencement de la Révolution, il était attaché comme officier de santé à l'hôpital de Grenoble. Qu'ayant fait une étude particulière de la chimie, il passa en Angleterre pour y perfectionner ses connaissances et y acquérir le secret de quelques procédés avantageux ou ceux mis en usage dans les manufactures anglaises (14). Il n'a jamais porté les armes contre sa Patrie, il n'a jamais quitté Londres et il exerce son état avec distinction. Jaloux de rapporter et de propager dans son pays les connaissances qu'il a acquises, il demande à être autorisé à y rentrer. Je vous prie de le faire jouir de la loi du 28 vendémiaire an IX, et d'ordonner qu'aux termes de l'article 3 de cette loi, il sera éliminé de la liste des Emigrés. »

Cette lettre est donc postérieure au 28 vendémiaire an IX (20 octobre 1800). Pourquoi le père Elisée demandait-il à être radié de la liste des Emigrés ? Le comte d'Artois l'aurait-il poussé à venir en France pour participer à l'un des complots pour rétablir la royauté ? Connaisait-il Cadou-

---

(11) Raoul MERCIER. — « Le monde médical dans la guerre de Vendée », p. 203. Arrault, 1939.

(12) Aucun document ne permet d'affirmer qu'il ait débarqué à Quiberon ou à l'île d'Yeu.

(13) Arch. min. Aff. étrangères.

(14) Cet établissement fut fondé avec un autre émigré, Lebrun, originaire de Bordeaux qui, en 1811, fit une banqueroute de 18 000 livres après avoir emprunté au père Elisée 5 000 livres que le duc de Queensberry lui avait laissées à sa mort.

dal ? Est-ce Georges dont il parle ? Pourquoi attirer l'attention sur sa personne, alors qu'il lui était facile de se servir de l'une des filières qui existaient alors ? Cette demande, d'être supprimé de la liste des Emigrés, est vraisemblablement à l'origine des deux lettres qui suivent. La première, écrite le 17 vendémiaire an X, adressée par le ministre de la Police Fouché au préfet de l'Isère, porte mention : « Demande de renseignements concernant l'ex-moine Elisée Talochon (15) ». « Je suis informé, Citoyen Préfet, que la nouvelle de la rentrée prochaine à Grenoble du nommé Elisée Talochon, moine de la Charité, émigré, est devenue un objet d'inquiétude pour quelques citoyens de cette commune. Ces inquiétudes ont pour motif la conduite qu'il a tenue pendant les premières années de la Révolution. Je vous invite à recueillir et à me transmettre les renseignements propres à fixer l'opinion que l'on doit avoir de cet individu. »

Le Préfet (16) répondait : « J'étais prévenu que cet individu se proposait de rentrer dans ce département, mais il n'est pas à présumer que cela puisse être. Cet individu, qui jouissait de quelque célébrité dans son état de chirurgien, était d'un caractère extrêmement léger, par conséquent peu propre à s'occuper d'affaires politiques. Il y a d'ailleurs lieu de présumer que les malheurs qu'il a éprouvés l'auront rendu plus sage... » Le rapport du Préfet fut accablant. Le nommé Talochon était un chouan redoutable qui avait fait massacrer des Bleus. C'était un assassin, un bourreau, bref un individu très dangereux (17).

En 1807, le comte de Lille arrive en Angleterre. Le père Elisée était présent aux obsèques de la comtesse de Lille, le 13 novembre 1811.

Pendant son séjour à Londres, il soigne gratuitement les émigrés. Quelques-uns voulaient s'acquitter envers lui. Il refusa, car cela gênerait ceux qui ne pouvaient pas payer. Tous reconnaissaient son coup d'œil d'excellent médecin. Il donnait ses soins aux personnalités françaises qui vivaient à Londres. En rejoignant Palerme pour se fiancer, le duc d'Orléans s'était arrêté à Malte, sur la tombe de son frère, le duc de Beaujolais. Le 28 mars 1809, il écrivit cette lettre de la collection Chevassu : « Je suis si pressé, mon cher Comte, que je n'ai que le temps de vous adresser l'incluse pour le Roi... Ma santé est redevenue normale ; quand vous verrez le père Elisée, vous me fer (*sic*) plaisir de lui dire de ma part et de le remercier des soins qu'il a pris, ainsi que de l'excellent traitement qu'il m'a prescrit. » En 1810, il soigne le chevalier d'Eon. Il a fait partie de la commission qui a examiné le corps de celui sur le sexe duquel on hésitait et qui était bien un homme.

Le père Elisée était également très apprécié des Anglais. Le Prince Régent (18) lui avait demandé conseil à propos d'une maladie réputée incurable, en fait, une paralysie du bras, qui céda à des douches répétées. Pour lui témoigner sa reconnaissance, le Prince lui fit don d'une tabatière

---

(15) Arch. Nat. F 77911.

(16) Arch. départ. de l'Isère L 251.

(17) LE NOTRE. — *Echo de Paris*, 22 novembre 1932. Il serait revenu à Grenoble en 1801, mais aucun document ne le prouve.

(18) En 1811, un acte du Parlement donna la Régence au fils de George III, en raison de la démence de son père.

sertie de diamants et remplie de billets de banque. De même, il soignait la princesse Charlotte, le duc d'Albuquerque, le duc de Queensberry qui lui fit, sur son testament, un legs de 5 000 livres.

En 1810, il publie un recueil : *Les panégyriques de Saint Louis*.

Quand fut-il appelé à soigner le comte de Lille ? Selon le duc de La Force (19) il serait devenu son Premier chirurgien en 1797. Dès l'arrivée du Prétendant en Angleterre ? Pour Cabanes il aurait été indiqué par le Prince Régent. Nous n'avons pas pu retrouver l'arrêté de sa nomination de Premier chirurgien (20). Il entra rapidement dans l'intimité du futur souverain : « Nul mieux que lui ne savait pratiquer une saignée et bander ses pieds », masser ses orteils douloureux, le soulager de ses crises de goutte. Excellent diététicien, très en avance sur son époque, il savait satisfaire la gourmandise de son illustre malade sans augmenter ses douleurs. Le Prétendant appréciait la familiarité de ce médecin qui l'améliorait si bien. Il aimait ses propos réconfortants et ses anecdotes égrillardes. Ainsi, peu à peu, le père Elisée devint indispensable et son crédit de sorcier bienfaisant considérable.

Il accompagna Louis XVIII à Paris. Le Roi ne pouvant se passer de ses services, lui donna un traitement annuel de 10 000 F, une pension de 3 000 F, une table de six couverts, carrosse, chevaux, laquais et, privilège très rare, un logement au Pavillon de Flore.

La confiance du Roi était telle que la duchesse d'Abrantes comparait le père Elisée « au vénérable Olivier Le Dain (21) qui venait à la fois panser les jambes, les bras, les mains de son royal patient et lui faisait chaque jour 20 ou 30 rapports de police plus ou moins faux ». Et elle nous donne un témoignage de la confiance du Roi : Napoléon venait de débarquer au golfe Juan. Le père Elisée était auprès du Roi quond pénétra dans la pièce le duc de Berry. Le Père voulait se retirer. Le Roi lui donna l'ordre de rester. Le duc venait supplier Louis XVIII de l'autoriser à accompagner son père, envoyé à Lyon pour arrêter la marche de l'Empereur. Le Roi lui refusa cette autorisation et lui adressa, devant le Père, des reproches très vifs sur ses mœurs et son comportement (22). Le Père suivit le Roi à Gand.

Dès son retour, le Roi le chargea de rendre visite aux blessés hospitalisés au Val-de-Grâce. Pour Leroux, il aurait renouvelé plusieurs fois cette visite (23). Le 1<sup>er</sup> octobre 1815, il était nommé Premier chirurgien du comte d'Artois et du duc d'Angoulême. Il usait de son crédit pour ceux qui, du fait de la Révolution, avaient perdu places et biens. Il était devenu l'avocat

---

(19) LA FORCE (duc de). — « Une correspondance inédite de Louis XVIII ». *Rev. des deux mondes* 1<sup>er</sup> juillet 1930.

(20) Cabanès signale que le Prétendant n'avait pas le droit de donner des diplômes, ce qui ne l'empêchait pas parfois de passer outre. « Couloisses de l'Histoire », t. I.

(21) Olivier Le Dain, confident de Louis XI. Il fut pendu en 1484.

(22) Nous devons accepter ces dires de la duchesse avec prudence car, dès le lendemain du départ du comte d'Artois, le duc d'Angoulême fut chargé du commandement des troupes du Sud-Ouest et le duc de Berry de celles d'Alsace et Franche-Comté.

(23) Ces visites ont fait croire qu'il avait été chirurgien-chef du Val-de-Grâce, ce qui est inexact.

des malheureux (24). S'il réussissait, on ne lui témoignait aucune reconnaissance, car c'était un dû. S'il échouait, on lui reprochait avec amertume ses insuccès. Son intimité avec le Roi rendait les courtisans jaloux, car ils ne pouvaient supporter de rester devant une porte close qui s'ouvrait devant cet ancien moine.

Par ailleurs, il avait contre lui le corps médical. Le Roi lui avait donné droit de regard sur tout ce qui concernait l'enseignement et la pratique de la médecine (25). Ceci explique l'empressement du doyen Le Roux des Tilleuls à se rendre chez lui au moindre appel (26). Les professeurs de la Faculté ne pouvaient admettre d'être aux ordres d'un personnage qui n'était pas docteur en médecine. Ils le considéraient comme un charlatan, un empirique. Ils ne pouvaient accepter qu'il exerce les fonctions de Premier chirurgien de Louis XVIII. Leur politesse froide devint de la haine quand le père Elisée voulut transformer les études médicales.

\*\*

Avec l'âge, les infirmités survinrent : rhumatismes gênant la marche et le forçant à se servir d'un fauteuil roulant, bronchite chronique. En novembre 1817, il fut atteint d'une gangrène de la jambe gauche. Dupuytren, Halle, Fouquier, Bougon jugèrent l'amputation nécessaire. Mais le lendemain, la gangrène frappait l'autre jambe. Après avoir reçu les derniers sacrements de la main de l'aumônier du Roi, il succombait le 27 novembre 1817. L'étiquette ne tolérant pas la présence d'un mort dans la résidence du souverain, son corps fut aussitôt transporté à l'Hôtel des Suisses, puis à Saint-Germain-l'Auxerrois. Il fut enterré au Père Lachaise. Les cordons du poêle étaient tenus par Dupuytren, Hallé, Dystel, Deuxième chirurgien du Roi, et par Bougon, médecin de la duchesse de Berry. Une assistance nombreuse accompagnait le corps. Son éloge fut prononcé par Puzin, un de ses élèves, chirurgien des Gardes du Corps de Monsieur. De nombreux articles vantèrent son désintéressement, son dévouement, sa bonté et sa compétence. Le Roi tint à prendre en charge les frais de la cérémonie. Le 12 décembre enfin, à Londres, dans la chapelle française de King's street, une messe solennelle était célébrée pour le repos de son âme.

\*\*

Comment peut-on juger la vie du père Elisée ? Pour Bertaut (27), il était le type du moine grivois, gros mangeur et bon buveur. Les médecins

---

(24) *Moniteur Universel*, 28 novembre 1817.

(25) Chevassu a publié devant notre Société, le 6 novembre 1943, une lettre de remerciement de Dupuytren au père Elisée, pour son intervention lors de sa nomination de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu.

(26) Au verso de la lettre écrite par le père Elisée, Le Roux avait noté « le 22, conversation insignifiante entre lui, M. Valentin et moi ; point de bonne foi de part et d'autre ».

(27) Le livre de Bertaut fut l'occasion d'une précision dans *l'Ami du Clergé*, du 2 décembre 1948 : il avait été sécularisé, contre son gré, par les lois révolutionnaires de 1790.

l'accusaient d'être un ignorant. Mondor le considère comme un infirmier ignare pouvant administrer un clystère et manier quelques instruments de pédicure. Pour Delhomme, il n'était qu'un habile « renoueur ». Pour Soubiran, il est sans diplôme, moitié charlatan, moitié espion. Ces jugements nous paraissent exagérés. Les résultats thérapeutiques avaient valu au père Elisée une grande renommée. Il avait réussi à maintenir le Roi dans un équilibre de santé relatif. Après sa mort, « alors que la science allait succéder à un empirisme grossier », le souverain vit sa santé décliner, son impotence s'aggraver et ses crises de goutte devenir de plus en plus fréquentes. Bien souvent, il dut regretter celui qui le laissait manger de bonnes choses et qui savait si bien endormir ses douleurs.

Le père Elisée n'était pas un ignorant, si l'on se rapporte à une lettre qu'il avait écrite au Président de la Société médico-philanthropique, au sujet d'une méthode prophylactique contre la syphilis, méthode préconisée par un nommé Luna Calderon (28).

Son langage avait une certaine verve, si l'on se rapporte à une lettre écrite de Coblenz, le 4 mai 1792, par le comte de Provence à Mme de Balbi : « La maladie (de M. de Sainte Hermine) a été l'occasion d'une querelle entre Devergne et le frère Elisée. Je ne le sais que par le rapport du premier, mais il paraît qu'elle ressemblait beaucoup à une querelle de crocheteurs et qu'ils se sont à peu près parlé comme Vert-Vert. » (29).

D'autres critiques étaient sa participation à la vie mondaine. Assidu au théâtre, on le trouvait plus souvent dans les coulisses que dans la salle. On lui reprochait de singer la démarche du Roi, de se faire pousser dans sa « vinaigrette » en criant : « Hue, hue, faites avancer le carrosse du père Elisée, le Premier chirurgien du Roi. » On lui faisait grief d'avoir introduit près des dames de la Cour, son frère qui était bijoutier et qui vendait très cher des bijoux de pacotille (duchesse d'Abrantes).

Peut-être ces reproches ne sont-ils que des manifestations de malveillance à son égard. Mais il y a des attaques plus sévères sur sa vie privée et sa moralité.

Mme de Boigne (III, p. 149) écrit : « A la Révolution, il jeta le masque et se précipita dans les désordres du siècle, avec l'appétit d'un homme longtemps gêné. Il trouvait plaisant de présenter lui-même ses compagnes successives sous le nom de Mère Elisée. Je ne sais comment il avait trouvé le moyen de déterrer ainsi un aussi grand nombre de jolies filles qu'il repassait à ses amis... sous les yeux de la duchesse d'Angoulême. Cette dernière savait tout cela et ne l'en traitait pas plus mal, quoique en tout lieu une vie aussi scandaleuse pour tout le monde et surtout pour un vieux moine eut été justement honnie. Mais le père Elisée avait le privilège des hommes déshonorés : on leur permet tout parce qu'ils ne sont honteux de rien. »

Comment penser que la duchesse d'Angoulême, si austère, si sévère vis-à-vis de la duchesse de Berry, ait pu tolérer une pareille conduite ? Enfin,

(28) « Tourier-Metchnikoff et la grande avarie ». *Chron. méd.*, 1906, 412-414.

(29) Lettres du comte de Provence, *Rev. des deux mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1930.

si ces faits sont exacts, il ne faut pas oublier, à la décharge du Père, qu'il était sécularisé depuis 1790.

Ghislain de Diesbalny l'accuse d'avoir prêté la main à des avortements mondains, lors de son séjour en Angleterre. Encore faudrait-il en avoir la preuve ?

Un étudiant genevois écrit : « Sa crasse ignorante, sa débauche indécente ne l'empêchent pas de viser à la place du chef de l'École de chirurgie et de médecine. Son avarice sert aussi de puissant mobile à ses actions ; il se propose de vendre des places à qui lui plaira, d'y placer des créatures aussi ignorantes que lui. » (Genty). L'exagération des termes employés peut s'expliquer par la passion que souleva son attitude dans le débat sur la réforme des études médicales et ses relations avec le Roi.

Jusqu'ici les attaques que nous avons énumérées peuvent se discuter, car elles ne reposent sur aucune base sérieuse. Par contre, nous sommes troublés par trois autres documents :

Dans le relevé des Emigrés (30), on peut lire qu'il était un grand protecteur de Mme Derville, « qu'il guérissait ses filles pour un paiement en nature » et qu'il avait été renvoyé de sa loge pour conduite indécente. Dans le *Journal des Débats* du 27 novembre 1817, il est écrit : « On eut à lui reprocher de n'avoir pas toujours attaché assez de prix aux bienséances dont son ancienne profession aurait dû lui rappeler l'importance et la nécessité. Il rachetait du moins cette faiblesse par les plus nobles qualités. »

Enfin, dans ses *Mémoires*, M. de Remusat se demande s'il ne s'agissait pas d'une diminution de son état psychique, « ce qui explique quelques amours ancillaires : si elles sont vraies, on en rajoute beaucoup ». En effet, chez ce sexagénaire rhumatisant, bronchitique, existait un processus artérioscléreux avec artérite des deux jambes. N'existait-il pas, en outre, un processus scléreux cérébral associé, qui expliquerait la violence aussi inutile que maladroit de son rapport au Roi et un incident qui se produisit peu avant sa mort. Il dînait en ville quand on lui apprit le décès de la princesse Charlotte (31) ; il fut pris d'une crise de larmes telle qu'on dut le ramener à son appartement. S'agissait-il d'une manifestation d'un état pseudobulbaire ?

Ne peut-on avoir pour cet ex-moine l'indulgence de Montaigne, en admettant qu'il fut un être « ondoyant et divers » ?

HILLEMAND P., GILBRIN E. et SEGAL E. — « Le père Elisée et la réforme des études médicales », communication inscrite à notre Comité.

HILLEMAND P. et GILBRIN E. — « Le père Elisée, Premier chirurgien de Louis XVIII et la création de l'Académie de médecine », communication inscrite pour la séance du 13 janvier 1981.

(30) Arch. min. Aff. étr.

(31) La princesse Charlotte, fille du Régent, était morte peu après son mariage avec Léopold de Saxe-Coburg. Celui-ci, devenu Léopold I<sup>er</sup> de Belgique, épousa la fille aînée de Louis-Philippe le 10 août 1832, au château de Compiègne.